

Prière pour le sol

Frédéric Dieu

Numéro 7, automne 2005

Yasuhi Inoué

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2335ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dieu, F. (2005). Prière pour le sol. *Contre-jour*, (7), 83–89.

Prière pour le sol

Frédéric Dieu

Neuf est le sol de ce jour. Neuf est le jour qui s'étonne du sol. La terre s'étend et les constructions brèves des vagues. S'allongent des pays à perte de pas.

Matin dans la teneur du jour, matin dans l'étonnement du sol : sous les yeux s'ouvre et brille sa main. Matin retour dans la main du sol où sont des lignes pour la marche et le tracé, où dire encore son histoire, et sa destination.

Telle une table s'apprêtant comme les pas de l'hôte approchent, telle une table qu'attisent ses pas, sol apprêté pour ce jour dans lequel il se dresse. Combien sûr est ce jour embrasé d'un sol neuf.

Le naufrage même aura son terme et la noyade son repos.

Sol sous les yeux pour le jour, sol sous les pas pour la marche. Y gravir le jour y longer la nuit, qu'y reposent les demeures, qu'y courent la mer et les rivières vers la mer.

Créé pour l'édifice et l'enjambée. Au pas moindre donné. Dans la teneur du jour et la lumière du don.

D'où vient que nous ne perdions pied quand le visage est souffleté, que toute chute ait un terme, toute prosternation un lieu. D'où vient qu'espèrent encore les pas quand les lèvres sont sèches, que le jour ait un fond et la nuit une issue.

Sol où celer, sol d'où tirer, toute richesse. Voulu ferme souvent pour supporter les ambitions et qu'y tiennent seules les cités assiégeant l'air. Sol à creusements et à forages, à découper pour la vente et concéder pour les corps. Tant le sol est dolent.

Exploitations, excavations en travaillent le front. Sol dont on sonde le dos, dont on perfore les flancs et charge les épaules. Teneur en métal et qui doit rendre gorge. Sol éreinté s'il n'est la main qui apporte le jour.

Portant ceux qui le dépouillent, accueillant ceux qui le renièrent.

C'est un visage que l'on ignore quand le sommeil arrive, ce sont les forces revenues des joues que l'on violente avant leur incision. C'est un ventre percé, ce sont des lèvres que l'on coud s'il n'est une main offrant des pays dans le jour. S'il n'est une main paume ouverte, c'est un poing dans lequel se présente l'horreur.

Sol d'où le monde s'éloigne pour tenir tête à l'air, d'où l'on s'élève sans que l'on s'y prosterne. Des têtes le quittent, entraînant le reste du corps. S'y tenir tout en croyant flotter, s'y cramponner tout en feignant l'envol. Y prospérer par asphyxie. S'y enfoncer sans le savoir.

Tunique du jour âprement discutée. Sol cadastré, sol arpenté. Vêtement du jour que l'on mesure et partage, tunique déchirée dont nul ne se revêt. Vêtement du jour et son visage où pratiquer des voies. Des veines qu'aucun sang n'irrigue le transpercent en silence. Tant le sol est muet.

Si le sol vient à faillir, à coups de creusements, à force d'évidence, si le sol vient à manquer, à force d'ignorance, à peine d'hécatombe, le saut du lit ne prendra fin. C'est la nuit veuve du jour et hurlant seule, la nuit qu'enferme la nuit. Si le saut du lit ne prend fond dans le jour, c'est la nuit veuve et dont se perd le nom.

Si le sol vient à faillir, c'est l'air veuf aussi sans nulle dune à composer, sans aucune vague à élever des eaux. C'est l'air sans qu'en frémissent la feuille, c'est l'air sans que parole y prenne souffle. Si le sol vient à manquer, c'est l'air sans mesure.

Si le sol fait défaut, à force d'oubli, à force d'assauts, chute le temps chute sans terme, chute le temps chute de toujours. C'est dans l'air qui ne mène à rien la phrase en un cri avalée dans la nuit.

Si le sol vient à faillir, brûle la peau gèlent les os, sèche la langue hurlent les gorges dans l'air couloir à cris, ni dune ni vague à bâtir, dans l'air couloir à soif. Chutent les dunes, chutent les vagues. Chutent la feuille et l'émotion de sa joue quand l'air y mesurait le temps.

Si le sol vient à manquer, chute le temps, chute et se meurtrit.

Si le lit manque à la rivière et les grands fonds aux mers, chute de l'eau chute de toujours. Le sol se creuse et c'est l'errance ce doit être la tombe, et c'est la pluie vaguant dans l'air la pluie ne touchant terre. C'est la pluie veuve de la soif emportant le pied du matin.

Rivières et mers devenues pluies dans la douleur du sol exilé. Que ta main se dérobe et l'eau ne trouve plus la soif. Que ta main se dérobe : les rivières n'atteignent plus la mer et la mer ne trouve plus les côtes.

Que ta main se dérobe et c'est l'eau qui n'est plus navigable.

Si le sol vient à faillir, c'est l'eau qui s'exile dans l'air et n'exulte pas au désert. Si le sol vient à manquer, c'est l'eau qui n'arrive pas au visage.

Que ta main se dérobe et sur quoi tient la nuit ? Que ta main se dérobe : à quoi tient le jour ? Teneur insue teneur perdue. Terre à la main qui tremble, teneur précaire teneur, terre à la main droite précaire qui dans le doute chancelle.

Si le sol vient à faillir, ai-je besoin de mots ai-je usage des jambes ?
Si le sol vient à faillir, ai-je demeure et mémoire ? Ai-je encore une route
ai-je encore une voix pour y poser une parole ? Si le sol vient à périr, ai-je
recours aux lèvres ?

Veille pour le sol afin qu'il ne vacille. Veille pour le sol afin qu'il reste
sans sommeil.

Où notre trace sinon sur toi ? Paume ouverte et qui tient chaque jour,
où la marche respire et peut reprendre langue. Main du sol où marquer
seule la ligne des pas.

Sol où les pas trouvent gardent mémoire, toute chute y trouve
demeure et lendemain. Puisse-tu précéder et la chute et le pas.

Toute aube implore ta naissance. Chaque foulée implore ta teneur.
Marche et le sol accueille chaque pas, réveil et le sol reçoit le jour. Puisse
le pas suivant, puisse le jour suivant te rencontrer encore.

Commune demeure sous le ciel, qui ne tient que d'être créée, qui
ne tient que d'être espérée. Seule demeure sous le ciel. Il ne tient qu'aux
lèvres de t'attendre et qu'aux pas de t'étreindre.

Attente du sol comme la nuit espère le jour.

Sol où laisser toute richesse, où se déprendre de ses titres. Gloire laissée au sol, armes au sol abandonnées qui étouffaient les pas. Y enterrer toute ambition pour en délivrer l'air, y reposer les mains lourdes des biens qu'elles retenaient, y pencher les épaules jusqu'à les libérer.

Seule richesse de la présence au sol, échue à toute contrée, livrée entière à toutes les nations. Richesse confiée toute au pays qui s'effondre et s'en relève. Grande hospitalité du sol sur la route qu'il est vers le ciel, grande hospitalité du sol en allé vers ce qui l'excède.

Le genou qui s'y plante bâtit autant que le bras qui s'en éloigne. Sol d'où se dresse l'édifice des prosternations.

Prière pour que le sol soit ferme, propice au pas fidèle au jour se renouvelant. Prière pour que le sol étonne et qu'il en garde teneur. Prière pour que le jour prenne corps et que la nuit prenne fin.

Tous sont trace sur le sol puis trace dans le sol. Prière pour qu'il les emporte vers ce qui l'excède.

Prière pour que le sol soit la main préservant du naufrage sans terme. Prière pour que le monde se garde en terre.

Où construire et reposer, où voir la terre face au ciel, le dos ne sera point frappé.

Où s'élever et fléchir, où chuter quelque temps, où chuter quelque part.

Où croître et s'incliner, où s'attachent les pas se desserrent les poings.

Où poser le genou et rafraîchir le front, où se relever de la chute.

Où grandir et finir, où tomber en la main du jour avant que de s'étendre en la nuit.

Où marcher et s'enfouir et quitter, où voir la terre sous le ciel et les eaux sur la terre. Le sol même des vagues porte le pas qui l'espère.

D'où seul dire le ciel tant que la nuit avance le nom du jour.